



Éléments de réponse à la problématique ontologique dans les sciences sociales

Elements of response to the ontological problem in the social sciences

Abdel Wahed Mohamed Ali ^{1*} / Béji Chokri ²

¹ Université Sorbonne Paris Nord, France, medaliabdelwahed@gmail.com

² Université Ez-Zitouna, Tunisie, bejichokri14@yahoo.fr

Réception: 24/04/2023

Acceptation: 03/01/2024

Publication: 07/07/2024

Résumé

La philosophie des sciences humaines et sociales, d'ailleurs comme toute philosophie des sciences, se subdivise tout naturellement en trois parties : la métaphysique proprement dite ou ontologie, l'épistémologie et la logique. Dans la première, sont abordés les différents problèmes métaphysiques tels que la nature de la matière et de la vie et la nature de l'esprit. Dans la seconde, sont examinés les problèmes de la valeur de la connaissance produite, les critères qui permettent sa validation (Thiéart, 1999, (2003) et la notion de vérité qui s'y trouve liée. Dans la troisième partie sont étudiées les règles du jugement et du raisonnement corrects, ainsi que les modalités d'analyse et de synthèse. Comprendre la première partie est une condition sine qua non de l'appréhension de la deuxième partie.

Summary

The philosophy of the human and social sciences, moreover like any philosophy of science, is naturally subdivided into three parts: metaphysics proper or ontology, epistemology and logic. In the first, different metaphysical problems are addressed such as the nature of matter and life and the nature of spirit. In the second, the problems of the value of the knowledge produced, the criteria which allow its validation (Thiéart, 1999, (2003) and the notion of truth which is linked to it are examined. In the third part, the rules are studied of correct judgment and reasoning, as well as the modalities of analysis and synthesis, is a sine qua non condition for understanding the second part. It will help to elucidate the great confusion surrounding the meaning of both. positivist and constructivist

* Auteur correspondant



Elle permettra d'élucider la grande confusion autour du sens des deux paradigmes positiviste et constructiviste dans beaucoup de recherches doctorales en sciences sociales. Nous essayerons donc dans ce papier, par des explications ontologiques, de contourner les idéologies qui se cristallisent dans des oppositions, parfois trop caricaturales, afin de se rattacher à un de ces deux paradigmes.

Mots clés : Ontologie, Épistémologie, Positivism, Constructivism, Criticisme, Intuitionnisme.

paradigms in much doctoral research in the social sciences. We will therefore try in this paper, through ontological explanations, to circumvent the ideologies which crystallize in oppositions, sometimes too caricatured, in order to relate to one of these two paradigms.

Keywords: Ontology ; Epistemology; Positivism; Constructivism; Criticism; Intuitionism.

Introduction :

Affilier une recherche à un paradigme, c'est pour le chercheur enraciner son travail dans un choix ontologique particulier. Chaque science « mature » a un paradigme dominant qui se compose d'un ensemble de connaissances (des théories, des concepts, des symboles, ...), d'une méthodologie (un processus de production de connaissances) et d'une épistémologie (des critères d'évaluation des connaissances) (Kuhn, 1963). Les choix ontologiques sur la nature de la réalité déterminent donc les choix épistémologiques et les choix méthodologiques.

En effet, la philosophie générale se divise en trois parties : l'ontologie, l'épistémologie et la logique. Dans la première partie sont étudiées les différents problèmes métaphysiques se rapportant à la nature de la matière¹ et à la nature de l'esprit. Dans la seconde partie est étudié le problème de la valeur de la connaissance ainsi que celui de la critique de celle-ci. Des conclusions sont alors tirées concernant la vérité, la portée de la métaphysique et la nature du monde extérieur. Enfin dans la troisième partie sont étudiées les règles du jugement et du raisonnement corrects, ainsi que les modalités d'analyse et de synthèse.

Ce papier aura pour objectif de contourner, par des éléments de

¹ Dans ce projet, la matière est assimilée à l'Homme.



réponse à la problématique ontologique, les idéologies qui se cristallisent dans des oppositions, parfois trop caricaturales, afin de se rattacher à un des choix épistémologiques se présentant au chercheur.

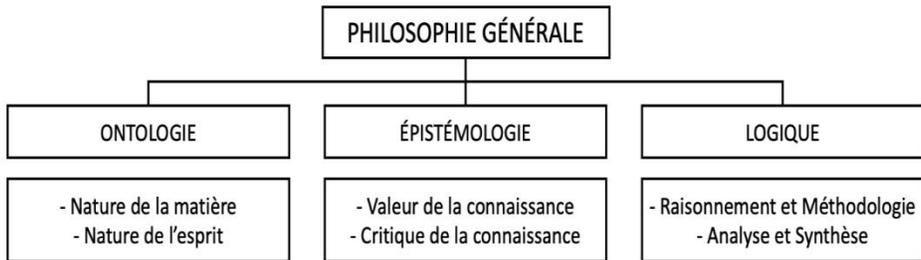


Figure 1 : Composants de la philosophie générale

1. QUID DE L'ONTOLOGIE

L'ontologie cherche à dire ce qui est. Étymologiquement le terme *ontologia* est composé du grec *on*, *ontos*, participe de *einai*, être, et de *logos*, science, discours, étude. L'ontologie est ainsi la science de l'être en tant qu'être (Aristote, 2003) ; une connaissance prétendant s'élever au-dessus de l'expérience (Kant, 2012) ; tout ce qui a prétention d'être une connaissance dépassant les phénomènes, tendant à expliquer par quoi la nature est conditionnée dans un sens ou dans l'autre.(Schopenhauer, 2014) Cependant, elle n'est pas une discussion stérile sur des notions abstraites qui échappent à l'expérience, « c'est un effort vivant pour embrasser du dedans la condition humaine dans sa totalité. »(Sartre, 2012)

En pénétrant ce terrain de l'ontologie, de la métaphysique proprement dite, le premier problème qui se présente à nous est celui de la cosmologie rationnelle : quelle est la nature de l'Homme ? Quelle est l'essence de sa réalité ? Ici deux conceptions s'opposent : ou bien on considérera sa réalité comme distincte de l'action et par suite comme s'expliquant de façon purement mécanique : ce sera le mécanisme ou bien on identifiera l'Homme avec l'action, on admettra qu'il existe en lui une certaine spontanéité, on lui attribuera une activité : ce sera le dynamisme. Ici, la nature humaine est appréhendée en référence à la relation entre l'individu et son environnement.(Burrell et Morgan,



1979) À ce titre, on parle souvent de la complexité d'articulation entre environnement activité humaine. Cette articulation met en relief certaines controverses fondamentales prenant la forme de dualismes divers tels que déterminisme et volontarisme.

La dualité déterminisme volontarisme a fait l'objet d'un débat fondamental dans la littérature en sciences sociales (March, 1964 ; Lawrence et Lorsch, 1967 ; Miles et Snow, 1978). D'une part, il y a les perspectives déterministes qui mettent en exergue la pression de l'environnement sur l'action humaine. De l'autre part, les perspectives volontaristes partent de la réflexion selon laquelle une liberté de choix et d'action est accordée à l'être humain.

1. 1. Conciliation par l'indéterminisme :

Nous optons pour une visée dépassant l'antinomie entre mécanisme/déterminisme et dynamisme/volontarisme à savoir celle de l'indéterminisme poppérien, indéterminisme laissant plus de la place à l'incertitude et au désordre, indéterminisme concevant les phénomènes sociaux comme le produit d'une multitude de libres actions individuelles qui s'agrègent en produisant souvent des « *effets inattendus* » ou des « *effets pervers* » Boudon (1984).

Le second problème de la métaphysique ontologique est celui de la psychologie rationnelle : quelle est la nature intime de l'esprit ? Faut-il y voir une réalité de même nature que la matière ? Ou bien au contraire une réalité *sui generis*, irréductible à l'ordre matériel ? La première solution est le matérialisme. La seconde, le spiritualisme.

La pensée primitive s'est représenté l'esprit de façon très matérielle. Il serait peu exact toutefois de qualifier cette conception de matérialiste. C'est seulement chez les atomistes (Leucippe², Démocrite³,

² Leucippe est un philosophe présocratique grec (v. -460 – -370), disciple de Zénon d'Élée. Il est considéré comme l'inventeur de l'atomisme philosophique. Il fut actif vers -440 et le maître de Démocrite.

³ Démocrite d'Abdère né vers -460 et mort en -370, est un philosophe grec, disciple de Leucippe. Il est l'un des pères fondateurs du matérialisme. Parmi ses œuvres : l'Existence des atomes, le Grand Diacosme (ou Grand Système du Monde), Cosmographie, de la Nature, de l'Esprit, etc.



Épicure⁴, Lucrèce⁵) que nous trouvons pour la première fois un matérialisme caractérisé. Chez les stoïciens, le matérialisme s'unit à l'hylozoïsme. D'après eux, l'existant est corporel, et les qualités morales elles-mêmes, les vertus et les vis seraient « des corps ».

Le matérialisme repose sur l'idée que l'homme et son esprit relèvent d'une évolution spontanée de ses constituants physiques et composants matériels, sans intervention de variable externe, quelle que puisse être la forme prêtée à cette dernière. Cette doctrine considère la réalité objective, étendue, active (Schopenhauer, 2014), une conception expliquant tout par un « aveugle mouvement et enchevêtrement de choses inertes et balancées au hasard » (Alain, 1991). Une doctrine qui résonne ainsi avec l'approche rationaliste.

Au matérialisme, le spiritualisme oppose la notion d'un principe distinct de la matière, d'ordre purement spirituel. Doctrine due principalement à Descartes et d'après laquelle le sujet pensant, la *res cogitans*, est une substance différente par essence de la substance matérielle. Tandis que le matérialiste se refuse à expliquer par l'intervention externe les phénomènes qu'il n'est pas encore capable d'élucider, le spiritualiste, au contraire, et sans pouvoir non plus le démontrer, croit déceler partout le rôle fondateur et/ou organisateur de l'esprit et de l'action humaine.

1. 2. Conciliation par le spiritualisme-rationaliste :

Faire de l'esprit « une chose en soi » et le séparer radicalement de la matière, tel est en somme la source de toutes les difficultés du spiritualisme classique. Devenir un spiritualisme intégral en se libérant

⁴ Épicure est un philosophe présocratique grec, né à la fin de l'année-342 et mort en -270, disciple d'Empédocle et de Démocrite. Il est le fondateur, en -306 de l'épicurisme, l'une des plus importantes écoles philosophiques de l'Antiquité prônant la doctrine matérialiste et considère que la sensation est à l'origine de toute connaissance et annonce ainsi l'empirisme. Parmi ses œuvres : Lettre à Hérodote, Lettre à Pythoclès, Lettre à Ménécée, date la Lettre à Hérodote, Maximes capitales, Préceptes, etc.

⁵ Lucrèce est un poète philosophe latin, (v. -98 -55), disciple d'Épicure. Il est auteur d'un seul ouvrage en six parties, *De la nature des choses*, qu'on traduit le plus souvent par *De la nature*.



à la fois du substantialisme et du dualisme, telle est, peut-on dire l'ambition du spiritualisme rationaliste. Cette voie d'ailleurs avait déjà été ouverte par Leibniz (1995). Certes Leibniz est encore bien loin de renoncer à l'idée de substance ; mais en définissant la substance par l'activité, il réagit tout au moins contre cette conception qui faisait de l'esprit une réalité statique. Et d'autre part, en affirmant la continuité dans la hiérarchie des êtres, en ramenant l'esprit lui-même à une sorte de pensée encore enveloppée et confuse, il rompait la séparation absolue établie par Descartes entre l'esprit et le corps. Par ailleurs, le spiritualisme français contemporain a développé ces tendances en s'appuyant sur le progrès de la réflexion intérieure (Maine De Biran, 2017 ; Ravaisson, 2008 ; Lachelier, 2017 ; Boutroux, 2018), en revalorisant des concepts de psychologie tels que l'habitude, l'inconscient et en mettant l'accent sur ce qui précède le discours et l'explication intellectuelle, prenant ainsi leur distance avec toute philosophie matérialiste et mécaniste. Ce spiritualisme français explorerait ainsi, selon Vieillard-Baron (2013), en profondeur la philosophie de l'action ayant pour objet les problèmes relatifs à la nature de l'action humaine et à l'intentionnalité.

On s'inscrirait donc dans une logique tendant vers un positionnement spiritualiste-rationaliste.

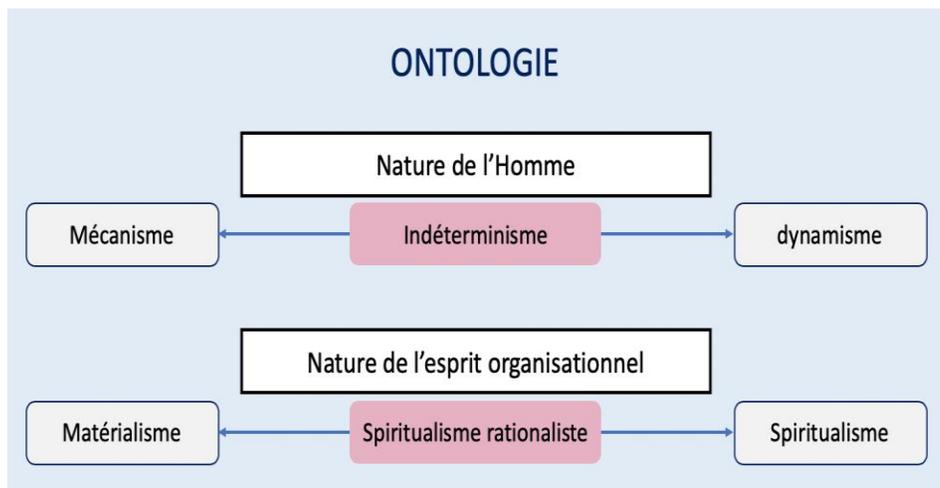


Figure 2 : Postures ontologiques réconciliatrices



1. 3. L'intuitionnisme comme positionnement ontologique adopté :

Bergson (2013), par son intuitionnisme⁶, remet en question à la fois les philosophes intellectualistes – qui prétendaient accéder au réel par l'exercice de l'intelligence – et les solutions « scientistes », selon lesquelles la seule connaissance valable serait celle que procurent les sciences.

«Or, comment l'intelligence pourrait-elle nous faire saisir le réel? C'est dans le moule de l'action qu'elle a été coulée. Elle ne désigne pas originellement une faculté purement spéculative, mais une puissance active. Envisagée dans ce qui paraît en être la démarche première, elle consiste à fabriquer des objets artificiels et à en varier la fabrication. *Homo faber* (homme fabricant) avant d'être *Homo Sapiens* (homme sage)»(Bergson, P. 258). Selon Bergson (P. 258) l'homme s'est d'abord efforcé de dominer son milieu et le faire servir à ses usages. Aussi l'intelligence permet-elle de prévoir et d'organiser utilement l'action. «Mais, quand un philosophe se propose de pénétrer l'absolu, ne doit-il pas prendre une autre voie et tenter de s'abstraire de méthodes et d'approches classiques. Dès lors, la voie de l'immédiateté ne possède-t-elle pas un privilège par rapport à celle du concept, du discours et de l'intelligence discursive? Par un mode de connaissance immédiat, direct, par une sympathie nous faisant coïncider avec ce que l'objet a d'unique et d'inexprimable, en un mot par une intuition, nous pénétrons l'être profond du réel: l'intuition représente un retour vers soi-même.»(Bergson, P. 259)

Sous toutes ses formes, le spiritualisme restait fidèle, en somme au rationalisme. Avec Bergson, le divorce s'est accompli entre deux tendances et l'on a vu se constituer un spiritualisme pour lequel l'essence de l'esprit n'est plus la raison. Au matérialisme, Bergson reproche à la fois une contradiction et une fausse conception du rôle du cerveau (Bergson, 2013). L'esprit est selon lui une réalité originale, comme le prouve d'ailleurs l'étude des « données immédiates de la conscience ». Mais cette réalité, nous ne pouvons pas la connaître vraiment par analyse. Artificielle est l'analyse des empiristes qui

⁶ Doctrine accordant à l'intuition un rôle fondamental dans la recherche du vrai.



décomposent le moi en éléments ; mais artificielle aussi est celle des rationalistes pour qui l'unité du moi est « quelque chose de plus irréel encore », à savoir une forme sans matière (Bergson, *ibid.*). C'est du dedans, par l'intuition que chacun de nous peut saisir en soi la réalité de l'esprit. Il s'apercevra alors que cette réalité n'est pas une sorte de chose, mais un « élan de conscience ». Et d'autre part, il reconnaîtra dans cet élan de conscience le prolongement de cet « élan vital » qui n'est autre que « la conscience lancée à travers la matière » et qui déjà, chez l'animal, s'épanouit en instinct.

2. Substrat d'une Épistémologie des Sciences Humaines et Sociales

Selon Girod-Séville et Perret (2003), la pertinence de notre réflexion épistémologique sera fonction de sa capacité à asseoir la validité et la légitimité de notre recherche et à sa capacité de répondre aux questions susmentionnées.

La réflexion épistémologique est consubstantielle à toute recherche qui s'opère. (Martinet, 1990 ; Martinet et Thiétart, 2001)

Une explication des présupposés du chercheur permet de contrôler sa démarche de recherche, d'accroître la validité de la connaissance qui en est issue, et de lui conférer un caractère cumulable. (Girod-séville et Perret, 2003) Pour ces raisons, nous essayons dans ce qui suit de nous positionner selon le paradigme le plus adapté à la recherche en sciences sociales et à « notre vision du monde. » (Girod-Séville et Perret, 2003)

Nous aurons à examiner dans cette section deux choses : premièrement, la valeur de la connaissance produite et la notion de vérité qui s'y trouve liée, c'est à dire dans quelle mesure elle est capable d'atteindre la vérité. Deuxièmement, la critique de la connaissance produite et l'existence du monde extérieur qui s'y trouve liée, c'est à dire quelle espèce de réalité il convient de lui attribuer et, en particulier, s'il faut ou non y avoir une réalité hétérogène à la pensée, différente par nature de la pensée.



2. 1. La valeur de la connaissance : de l'opposition dogmatisme-scepticisme

Tel qu'énoncé dans ce sous-titre, nous aurons à examiner ce que vaut la connaissance, autrement dit ce qui la caractérise en tant que science quant à sa forme, de ce qui détermine sa délimitation réciproque. (Husserl, 2002) Pour répondre à cette problématique, le dogmatisme et le scepticisme forment deux oppositions idéologiques. Le dogmatisme est une doctrine philosophique soutenant que l'homme est capable d'atteindre des vérités certaines, des certitudes absolues. Préjugé de la métaphysique. (Kant, 2000) C'est la prétention d'aller de l'avant avec une connaissance pure tirée de concepts d'après des principes tels que ceux dont la raison fait usage sans se demander comment ni de quel droit elle y est arrivée. Le dogmatisme est donc la marche dogmatique que suit la raison pure (Kant, 2012) sans avoir fait une critique préalable de son pouvoir propre. Cette doctrine procède sans s'être posé le problème de la valeur de la raison et sans avoir fait une critique préalable de son pouvoir, par opposition au scepticisme. En effet, ce dernier est une doctrine selon laquelle l'esprit humain ne pourrait atteindre avec certitude la vérité. Il serait donc nécessaire de suspendre le jugement et de pratiquer le doute. « Il y a un principe du doute consistant dans la maxime de traiter les connaissances de façon à les rendre incertaines et à montrer l'impossibilité d'atteindre à la certitude. Cette méthode de philosophie est la façon de penser sceptique. » (Kant, 2012) Ce système, les sceptiques l'ont appuyé sur des arguments multiples dont voici les principaux :

- Alléguant les nombreuses erreurs des sens et du raisonnement, ils ont prétendu en conclure l'impossibilité de distinguer l'erreur de la vérité puisque précisément, quand on se trompe, on croit être dans la vérité.
- Ils ont insisté sur le désaccord qui se manifeste entre les opinions humaines aussi bien dans la vie courante que parmi les philosophes. C'est, avec le précédent, l'argument qu'ils ont le plus complaisamment développé, et cela tant à propos des vérités spéculatives que des vérités morales.



- Enfin, sous des formes diverses, les sceptiques se sont efforcés de montrer qu'on ne peut rien prouver à moins de faire appel à des hypothèses qui auraient elles-mêmes besoin de preuve ou bien de tourner dans un cercle, toutes nos connaissances se démontrent les unes par les autres (*diallèle*) : en particulier, si l'on place la vérité dans l'intelligible par rapport au sensible, comment l'intelligible à son tour se prouvera-t-il ? comment la raison démontrera-t-elle sa propre validité sans la supposer déjà ?

Discussion :

Ces arguments, quelque spécieux qu'ils soient, ne tiennent plus devant un fait, le plus considérable qui se soit produit dans l'histoire de la pensée humaine : l'avènement de la connaissance scientifique. En constituant des méthodes de plus en plus précises d'élimination de l'erreur, en faisant en quelque sorte la preuve de sa validité par les applications pratiques qu'elle engendre, la science a victorieusement répondu aux trois arguments qui viennent d'être indiqués.

Dépassement par le relativisme critique des doctrines activistes

Aussi bien le scepticisme n'est-il plus dans les temps modernes qu'un thème littéraire à l'usage d'épicuriens (Montaigne, etc.) ou bien de certains qui se donnent pour tâche de rabaisser systématiquement la raison au profit d'une quelconque croyance sans fondement (Pascal, etc.). Mais on peut dire que le scepticisme proprement dit a cessé d'exister comme système philosophique.

Tout de même, notre posture n'est pas dogmatiste. En effet, le dogmatisme souffre d'une faiblesse claire : n'y a-t-il pas contradiction à supposer que l'absolu peut être pensé ? L'opération essentielle de la pensée réfléchie, le jugement, ne consiste-t-elle pas, toujours, à poser un rapport, et que, sous sa forme fondamentale, ce rapport n'est-il pas autre chose qu'une relation établie entre le sujet pensant et l'objet pensé ? On peut donc soutenir, avec (Hamilton, 1840, P. 19) que « penser, c'est conditionner », c'est déterminer, c'est limiter et que, ainsi, penser l'absolu ce serait soumettre l'inconditionnel à des conditions, ce serait



limiter ce qui infini, ce serait poser comme relatif ce qui est en dehors de toute relation.

Nous optons, de ce fait, pour une posture relativiste, une doctrine médiane et conciliatrice entre dogmatisme et scepticisme. Doctrine selon laquelle la connaissance humaine est relative, niant la possibilité d'atteindre une vérité absolue.

Hume (1999) ainsi que les logiciens nous révèlent que la science, loin de constituer un monde de concepts inertes, est l'aboutissement d'une immense évolution intellectuelle qui plonge ses racines jusque dans les formes les plus primitives, les plus spontanées de la pensée et qu'elle demeure encore au moins dans ses théories, quelque chose d'essentiellement mobile.

De tout cela, se dégage une conception nouvelle de la vérité, une conception dynamique d'une vérité qui n'est plus quelque chose de donné, mais qui se construit, qui s'élabore progressivement. Les doctrines activistes ont cherché à préciser cette conception en mettant au premier plan les facteurs biologiques de la vérité.

En effet, ces doctrines insistent sur le rôle des nécessités vitales dans la connaissance et tendent à faire de la vérité « une affaire de vie et d'action plutôt que de pure intellect » (Eucken, 1912), mais elles comportent d'importantes variantes qu'il est nécessaire de distinguer :

- a) La théorie biologique de la connaissance : l'expression la plus directe de cette tendance se trouve dans une interprétation biologique de la connaissance et de la vérité, qui sont alors définies comme une adaptation mentale de l'être vivant à son milieu. De cette théorie, il y a lieu de distinguer une doctrine qui, tout en adoptant, en général, le même point de départ biologique, paraît s'être constituée en réalité sous l'influence de préoccupations d'une tout autre nature : le pragmatisme.
- b) Le pragmatisme : il est d'origine anglo-saxonne (Le Moigne et Morin, 2007), développé surtout aux États Unis par William James (2011) et John Dewey (1933) et en Angleterre par F. C-S. Schiller (1909), qui lui a donné aussi le nom d'humanisme.



«La fin première et fondamentale de la vie psychique, affirme W. James (2003), est la conservation de la défense de l'individu». La pensée est donc subordonnée à l'action et elle doit être étudiée dans ses rapports avec l'action : l'en séparer, c'est la fausser. À ce stade, le pragmatisme est donc simplement «une attitude, une orientation» (*ibidem.*, p 64), il consiste à tourner le dos à la méthode intellectualiste, à délaissier la paille des abstractions et des principes pour le grain des faits et des résultats. Mais le pragmatisme est plus que cela, il est aussi, il est surtout «une théorie de la vérité» (*ibidem.*, p 65). Qu'est-ce que la vérité ? Voilà la question qui l'intéresse, et la réponse qu'il propose s'étend «à la vérité la plus complète que l'on puisse concevoir, à la vérité absolue si l'on veut, tout autant qu'à la vérité relative et la plus imparfaite» (*ibidem.*, p 275). L'opinion courante, sur cette question, c'est que la vérité consiste dans ce fait que l'idée «vraie» est «d'accord» avec la réalité. Opinion incontestable, en un sens, mais qui a le tort de conduire presque inévitablement à faire de l'idée une «copie» du réel, et de la vérité «une relation toute statique, inerte». Or c'est d'une tout autre façon qu'il faut concevoir «l'accord» de l'idée vraie avec le réel, et par suite la vérité elle-même. Celle-ci n'est pas quelque chose de donné avec l'idée, de tout faire : l'idée «devient vraie, ... elle acquiert sa vérité par un travail qu'elle effectue, par le travail qui consiste à se vérifier elle-même». Et ce mot de vérification ne désigne pas autre chose que «certaines conséquences pratiques de l'idée qui se vérifie». Ainsi, l'essentiel n'est pas de copier la réalité, c'est de trouver dans une idée «un guide pour mouvoir au milieu de la réalité». Posséder des idées vraies c'est «posséder de précieux instruments pour l'action» (*ibidem.* 183).

2. 2. La critique de la connaissance : de l'opposition réalisme-idéalisme

S'interroger sur ce qu'est la connaissance revient à «s'interroger sur la nature de la réalité pouvant être appréhendée à travers cette connaissance» (Girod-Séville et Perret, 2003). Selon Mbengue et



Vandangeon-Derumez (1999), c'est la vision même de la réalité qui détermine le statut des données étudiées et que celle-ci pourrait être soit objective soit résultant de la construction des interactions entre le sujet et l'objet de la recherche.

Ainsi, le problème que nous avons à traiter ici se pose sous une forme nouvelle avec l'existence avérée d'un certain dualisme dans la littérature ontologique qui marque une ligne de démarcation entre deux positions extrêmes que les philosophes appellent réalisme et idéalisme. Il s'agit de savoir quelle réalité il convient d'attribuer aux objets de notre connaissance, si nous devons les considérer, en quelque sorte comme des choses et des attributs de l'être : c'est le réalisme ; ou bien s'il faut y voir de pures conceptions de l'esprit (Le Roy, 1899), dit autrement, une articulation des concepts indépendamment des faits (Martinet et Pesqueux, 2013) : c'est l'idéalisme, et, dans ce cas, si ce sont des lois nécessaires de la pensée ou des constructions plus ou moins contingentes.

Le réalisme concevrait le monde social (d'ailleurs comme le monde naturel) comme tangible, observable et indépendant de toute perception et expérience des acteurs. C'est bien dans le cadre de cette position ontologique réaliste que la plupart des positivistes s'inscrivent. En effet, cette extrapolation de l'acteur des faits sociaux qui l'entourent est fortement défendue par les positivistes dont on citera Émile Durkheim parmi les plus fervents défenseurs.

Les idéalistes, quant à eux, concevraient la réalité comme un tout dont les relations sont interprétées et représentées. Les tenants du relativisme affirment aussi que cette même réalité est tributaire de l'esprit de celui qui l'a expérimentée. C'est dans ce sens que Le Moigne (1995, P. 71) avance que « le réel connaissable est un réel phénoménologique, celui que le sujet expérimente ». La vision relativiste appelle à une réalité construite sur la base de schémas mentaux et représentations symboliques, elle se base sur l'expérience du sujet et se développe en interaction avec son environnement social. Raison pour laquelle cette vision est sujette au subjectivisme.



Cette position de négation ou de mise en doute de l'essence même de la réalité est défendue notamment par les paradigmes qualifiés d'antipositivistes.

Souscrivent à cette position ontologique les chercheurs qui tentent dans le cadre de leurs projets d'étudier des phénomènes construits. Dit autrement, dans le cadre de cette position, se mettent en avant les travaux « interactionnistes » qui ont pour but de s'interroger sur le processus d'émergence de la réalité.

Dépassement par le réalisme critique

Le criticisme kantien⁷ forme la base théorique des travaux du philosophe Roy Bhaskar (1978) qui s'est trouvé, avec le réalisme critique, une position médiane et conciliatrice entre les deux extrémités réaliste et idéaliste. En effet, la doctrine de Bhaskar (1978) s'oppose aux réalismes classiques (aristotélien et empirique) réfutant l'idée d'après laquelle notre connaissance du monde extérieur saisit des réalités distinctes de l'esprit. Il met au jour un nouveau type de réalisme qui soutient principalement une théorie de la connaissance fondée sur l'idée que la relation entre le sujet et l'objet est indirecte et en partie mentale. Un réalisme « criticiste », selon lequel nous connaissons le monde externe en tant qu'ensemble de phénomènes (les choses telles qu'elles apparaissent à notre esprit), et non tel qu'il est en soi, en tant qu'ensemble de noumènes (les choses en soi) (Kant, 2012).

La théorie de la connaissance avec ce criticisme kantien devient alors fondamentale : « Je n'entends point par là une critique des livres et des systèmes, mais celle du pouvoir de la raison en général, par rapport à toutes les connaissances auxquelles elle peut aspirer indépendamment de toute expérience, par conséquent la solution de la question de la possibilité ou de l'impossibilité d'une métaphysique en général. » (Kant, 2012, P. 07) et se croise en quelque sorte avec l'idéalisme transcendantal, cette doctrine kantienne selon laquelle nous ne connaissons que les phénomènes, simples représentations, et non pas les choses en soi : « J'entends par idéalisme transcendantal de tous les

⁷ Doctrine de Kant faisant du problème critique – portant sur le pouvoir de la raison – le centre ou le noyau de ses recherches.



phénomènes, la doctrine d'après laquelle nous les envisageons dans leur ensemble comme de simples représentations et non comme des choses en soi, théorie qui ne fait du temps et de l'espace que des formes sensibles de notre intuition et non des déterminations données par elles-mêmes » (Kant, 2012, p : 299). Ainsi l'objet de la connaissance n'est pas saisi directement par la conscience mais indirectement par le biais de représentations qui constituent le contenu de la connaissance. Ces représentations sont perçues intuitivement comme se rapportant à leur objet.

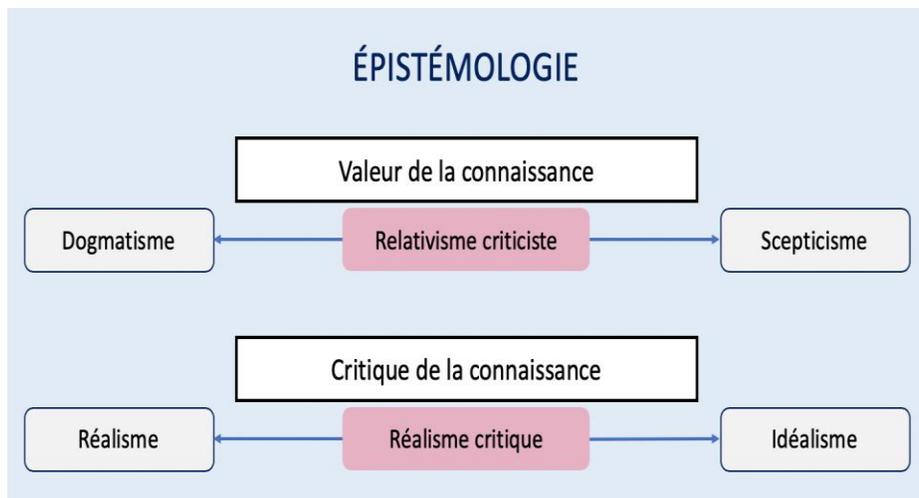


Figure 3 : Substrats épistémologiques

2. 3. Le constructivisme modéré comme positionnement épistémologique adopté

Étymologiquement, l'épistémologie est l'étude de l'épistémè donc l'étude de la science. Plus précisément et pour reprendre les termes de Jean Piaget, il s'agirait de « l'étude de la constitution des connaissances valables. » (Piaget, 1967)

Habituellement, deux grandes postures épistémologiques sont distinguées : le positivisme et l'antipositivisme. (Le Moigne, 1995 ; Burrell et Morgan, 1979)



Notre propos n'est pas de retracer pas à pas « ce clivage des paradigmes » et encore moins de reproduire l'intégralité de ce qui a été écrit en la matière, mais de mettre en exergue les éléments qui nous seront utiles pour la suite de notre travail.

Le positivisme a été pendant longtemps le paradigme le plus dominant dans plusieurs disciplines et en l'occurrence en sciences des organisations. (Girod-Séville et Perret, 1999) Il s'agit de rechercher et découvrir, à travers l'observation et l'expérience, un réel déterminé et des lois naturelles existantes. Autrement, le positivisme consiste à découvrir les lois de la nature via une logique naturelle, c'est le « principe de la naturalité de la logique » comme appelé par Albert David (1999). C'est dans ce sens que pendant longtemps, tout ce qui dérogeait à ce principe était enclin à la non-scientificité.

Une des pratiques fondamentales de scientificité selon les positivistes consiste à décomposer le problème en « parcelles » ou sous-parties afin d'atteindre une description aussi exhaustive que possible de la vérité. Par ailleurs, la connaissance dans un cadre positiviste se caractérise par la recherche des lois naturelles universelles indépendantes de tout observateur. (Le Moigne, 2001)

Ce n'est que bien plus tard que « les épistémologies non cartésiennes⁸ » ont pris leur place dans la littérature académique sous la bannière d'une épistémologie antipositiviste. Contrairement aux épistémologies positivistes, l'épistémologie antipositiviste privilégie la subjectivité des connaissances et ôte au chercheur son rôle d'observateur pour l'étendre à un rôle plus participatif ayant pour finalité « la compréhension active des phénomènes perçus. » (Le Moigne, 2001 P. 13)

La doctrine constructiviste consiste selon Piaget (1967, P. 1244) « à considérer la connaissance comme liée à une action qui modifie l'objet et qui ne l'atteint qu'à travers les transformations introduites par cette action [...] Il n'y a plus en droit de frontière entre le sujet et l'objet ». Les épistémologies constructivistes considèrent la réalité, comme un

⁸ Par référence aux termes de Jean Louis Le Moigne (2001)



projet de connaissance : comme une construction consciente du sujet qui en fait l'expérience. De même, contrairement aux « post-positivistes » qui reconnaissent aux objets de recherche une essence propre (Tarski, 1944, Hannan et Freeman, 1989), le chercheur constructiviste construit son projet en étudiant des phénomènes construits, des « artefacts ». Ainsi, le constructivisme propose d'approcher la connaissance « au-delà de l'objet », autrement par le projet qui lui-même est construit à travers l'étude des « artefacts » ou des phénomènes construits. Il vise alors la construction et la production de connaissances enseignables. Cette réalité construite par les individus, des acteurs sociaux, oriente la connaissance vers des phénomènes construits à la fois par les acteurs et par le chercheur. Cette connaissance est elle-même une activité de représentation où la question de l'existence ou non d'une réalité objective, d'un « réel voilé » qui existerait indépendamment du chercheur n'a plus lieu d'être posée. Toutefois, il ne s'agit pas d'une incapacité à croire en la vérité de la connaissance, comme réalité observée, mais à s'interroger sur les conditions et les processus de son émergence.

L'objectif de ce papier, rappelons-le, est de dépasser le clivage positivisme / antipositivisme, par l'identification de la posture ontologique la plus adaptée à l'étude des sciences sociales telles qu'elles sont conçues de nos jours. Ainsi avec notre visée ontologique intuitionniste, nous nous retrouvons logiquement dans une position médiane entre positivisme et constructivisme.

A cette posture correspondrait le constructivisme téléologique (Le Moigne 2001), appelé encore tempéré (Girod-Séville et Perret, 1999, (2003)) ou modéré (Charreire et Huault 2001)⁵, qui ne postule aucune hypothèse fondatrice d'ordre ontologique c'est-à-dire concernant la nature possible du réel étudié, il repose sur l'hypothèse phénoménologique qui stipule que l'expérience humaine est connaissable, et que les humains ne peuvent pas rationnellement connaître un monde objectif et indépendant, autrement qu'à travers l'expérience qu'ils en ont. (Avenier, 2010)

« Phenomenological assumption: Human experience is knowable, but humans cannot rationally know such a



thing as an independent, objective world that stands apart from their experience of it. The existence of an objective world populated by mind-independent entities is neither denied nor asserted. Because of the phenomenological assumption, no founding assumption on the nature of reality is made » (Avenier, 2010, p. 8).

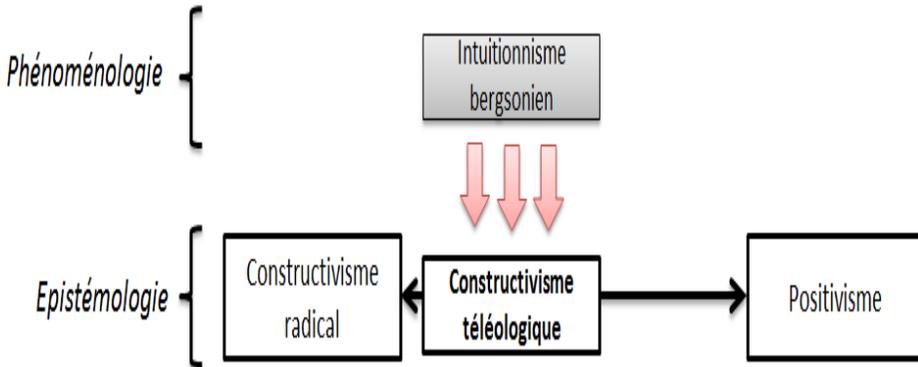


Figure 4 : Le paradigme constructiviste téléologique

Appréhendé selon une position intermédiaire entre le positivisme qui « suppose que les recherches doivent être reproductibles, généralisables, cumulatives pour permettre une connaissance de plus en plus étendue de la réalité » (wacheux, 1996) et le constructivisme radical qui consiste à produire « des explications, qui ne sont pas la réalité, mais un construit sur une réalité susceptible de l'expliquer » (wacheux, 1996), le constructivisme modéré suppose que « le chercheur par ses interprétations des données se fait une représentation la plus proche possible de la façon dont les acteurs perçoivent eux même la réalité » (Mbengue et Vandangeon-Derumez, 1999). C'est ainsi que se définit notre perspective privilégiée pour comprendre la réalité sociale. Nous ne cherchons pas à construire la réalité sociale avec les acteurs mais plutôt à la comprendre.

Pour le chercheur constructiviste, la création et le développement des connaissances passent essentiellement par la compréhension du sens de la réalité exprimé par les sujets étudiés. Il s'agit notamment de



comprendre la réalité à travers les motivations, intentions et croyances des acteurs construisant cette réalité et du contexte de cette construction. (Allard-Poesi et Maréchal, 2003)

La compréhension se fonde sur une notion développée par Weber en 1965 : *Verstehen* (Comprendre). Girod-séville et Perret (2003) affirment que le processus de création de connaissance passe par deux niveaux de compréhension : un premier niveau consiste en des interprétations générales du monde. Le second niveau consiste à interpréter les significations des comportements individuels.

Conclusion :

La discussion épistémologique, doit faciliter au chercheur le travail de formulation de son projet de recherche (Wacheux, 1996) et de revenir toujours à des questions portant sur :

- L'ontologie ;
- La critique de la connaissance ;
- Et la nature de la connaissance produite de la réalité étudiée et le rôle du sujet chercheur.

Aujourd'hui encore, cette discussion n'est pas achevée. Cette recherche s'avère être une participation féconde à cette discussion en s'inscrivant dans la continuité des essais de dépassements du clivage positivisme/constructivisme (Bernstein, 1983 ; Huault et Charreire, 2001 ; David, 1999). Nous avons essayé, dans ce papier, de donner des éléments de réponse à la problématique ontologique qui se trouve le point focal de la confusion autour du sens de ces paradigmes épistémologiques adoptés dans plusieurs recherches doctorales en sciences sociales. Nous avons essayé d'aller au-delà des antinomies mécanisme/dynamisme, matérialisme/spiritualisme, dogmatisme/scepticisme et réalisme/idéalisme. Plusieurs postures ont été élucidées, dont une nous a paru plus à-même de dépasser les clivages ontologiques et épistémologiques, à savoir l'intuitionnisme bergsonien et le constructivisme modéré.



Références :

Alain, E-A. (1991), *Éléments de philosophie*, Paris, Folio, coll. Essais, (texte original 1916).

Allard-Poesi, F et Maréchal, C. (2003), La construction de l'objet de recherche, in R-A. Thiétart, *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, pp. 34-56.

Aristote. (2008), *La métaphysique*, Paris : Flammarion.

Attias-Delattre, V. (2008), *Des rôles de la fonction de D.R.H. aux rôles exercés par les D.R.H. de groupe d'entreprises*, Thèse de Doctorat en Sciences de Gestion (dir. G. Trépo), HEC Paris.

Bacon, F. (1986), *Novum Organum*, Paris, Epiméthée, PUF, (texte original 1620 – introduction, traduction et notes par M. Malherbe et J-M. Pousseur).

Baumard, P et Ibert, J. (2003), Quelles approches avec quelles données ?, in R-A. Thiétart, *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod, pp. 82-103, (2^{ème} éd.).

Baumard, P. (1997), Constructivisme et processus de la recherche: l'émergence d'une posture épistémologique chez le chercheur, *Cahiers de recherche LAREGO*, Université de Versailles St Quentin.

Bergson, H. (2013), *Introduction à la métaphysique*, Paris, Payot, (texte original 1903).

Bergson, H. (2014), *La pensée et le mouvant*, Paris, Flammarion, (texte original 1934).

Bernard, C. (2013), *Introduction à la médecine expérimentale*, Paris, Flammarion, (texte original 1865).

Bichat, M-F. (1808), *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, Paris, Chez Brosson Gabon et Cie.



Bornarel, F. (2004), *La confiance comme mode de contrôle social : l'exemple des cabinets de conseil*, Thèse de Doctorat en Sciences de Gestion (dir. I. Huault), Université Paris-Est Créteil Val de Marne.

Boudon, R. (1984), *La place du désordre : critique des théories du changement social*, Paris, PUF.

Boutroux, É. (2018), *La nature et l'esprit*, Paris, Hachette, (texte original 1926).

Brabet, J. (1988), Faut-il encore parler d'approche qualitative et d'approche quantitative ?, *Recherches et Applications en Marketing*, Vol. 3, n°1, 75-89.

Burrell, G et Morgan, G. (1979), *Sociological Paradigms and Organizational Analysis*, London, Heinemann Educational Books.

Cartwright, R.L. (1968), Some Remarks on Essentialism, *The Journal of Philosophy*, vol. 65, n°20.

Denzin, N. K. (1979), *The research act: A theoretical introduction to sociological methods*, New York, McGraw Hill (2nd ed.).

Descartes, R. (1970), *Règles pour la direction de l'esprit*, Paris, Vrin, vol. III. pp. 368–370.

Dewey, J. (1933), *How we think: A restatement of the relation of reflective thinking to the educational process*, Boston, Massachusetts D.C., Heath & Co Publishers.

Dumez, H. (2016), *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert.

Eisenhardt, K. (1989), Building Theories from case Study Research, *Academy of Management Review*, vol. 14, n°4, pp. 532-550.

Eucken, R. (1912), *Les grands courants de la pensée contemporaine*, Paris, Librairie Félix Alcan, (traduction H. Buriot).



Evrard, Y., Pras B. et Roux E. (2003), *Market : Études et recherches en marketing*, Paris, Dunod.

Girin, J. (1990), L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthodes, in Martinet A-C. (coord.), *Épistémologies et Sciences de Gestion*, Paris, Economica, pp. 141-181.

Girod-Séville, M et Perret V. (2003), Fondements épistémologiques de la recherche, in Thiétart R-A., *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod.

Gruère, J-P. (1991), « Introduction », in N. Aubert, J-P Gruère, J. Jabes, H. Laroche et S. Michel, *Management: aspects humains et organisationnels*, Paris, PUF, pp. 9-42.

Hamilton, W. (1840), *Fragments de philosophie*, Paris, Librairie de Ladrangé, Traduction Louis Peisse.

Hannan, M.T et Freeman, J. (1989), *Organizational Ecology*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.

Hlady-Rispal, M. (2000), Une stratégie de recherche en gestion : l'étude de cas, *Revue française de gestion*, n° 127, 61–79.

Hlady-Rispal, M. (2002), *La méthode des cas : application à la recherche en gestion*, Louvain-la-Neuve (Belgique), De Boeck Supérieur.

Hume, D. (1999), *Traité de la nature humaine, livre II : Dissertation sur les passions*, Paris, Flammarion, (version originale 1739).

Husserl, E. (2002), *Recherches logiques*, Paris, PUF, Collection Épiméthée, Tome 1, p. 25, Traduction Hubert Elie, (Texte original 1901).



James, W. (2003), *Précis de psychologie*, Paris, Éd. Les Empêcheurs de Penser en Rond, (texte original 1890 - traduit par N. Ferron).

James, W. (2011), *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion, coll. Champs Classiques, (texte original 1907).

Kant, E. (2000), *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris, Vrin, (texte original publié en 1783).

Kant, E. (2012), *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, coll. Quadrige, (texte original publié en 1781).

Koenig, G. (1993), Production de la connaissance et constitution des pratiques organisationnelles, *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, pp. 4-17.

Kuhn, T. S. (1970), *The structure of scientific revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.

Lachelier J. (2017), *Du fondement de l'induction suivi de Psychologie et Métaphysique*, Paris, Hachette, (texte original 1896).

Le Moigne, J.-L. (1990), *La modélisation des systèmes complexes*, Paris, Dunod, coll. Sciences humaines.

Le Moigne, J.-L. (1995), *Les épistémologies constructivistes*, Paris, PUF.

Le Moigne, J.-L. et Morin E. (2007), *Intelligence de la complexité : épistémologie et pragmatique*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube.

Le Roy, É. (1899), Science et philosophie, *Revue de Métaphysique et de Morale*, Vol. 7, n°4, pp. 375-425.

Leibniz, G. W. (1995), *Discours de métaphysique*, Paris, Gallimard, (texte original 1678).



Locke, J. (2001), *Essai sur l'entendement humain*, Paris, Vrin, (Texte original 1690).

Maine de Brian, P. (2017), *Science et Psychologie*, Paris, Hachette, (texte original 1812).

Martinet, A-C. (1990), Grandes questions épistémologiques et sciences de gestion, in *Epistémologies et sciences de gestion*, coordonné par A-C. Martinet, Paris, Economica, pp. 9–29.

Martinet, A-C. et Pesqueux Y. (2013), *Epistémologie des sciences de gestion*, Paris, Vuibert- FNEGE.

Martinet, A-C. et Thiétart R-A. (2001), *Stratégies, Actualité et futurs de la recherche*, Paris, Vuibert - FNEGE.

Mbengue, A. et Vandangeon-Derumez, I. (1999), Positions épistémologiques et outils de recherche en management stratégique, *Actes de la VIII^{ème} conférence de l'AIMS*, Chatenay-Malabry, 26-28 mai.

Miles, M. B. et Huberman A. M. (2003), *Analyse des données qualitatives, Méthodes en sciences humaines*, Louvain-la-Neuve (Belgique), De Boeck, (2ème édition, texte original traduit par M. H. Rispal).

Morgan, G. (1999), *Images de l'organisation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

Morin, E. (1986), *La connaissance de la connaissance*, Paris, Seuil.

Paulhan, F. (2012), *Analystes et esprits synthétiques*, Paris, Hachette, (texte original 1901).

Peretz, H. (2004), *Les méthodes en sociologie*, Paris, La Découverte, coll. Repères.



Ravaisson, F. (2008), *Testament philosophique*, Paris, Éd. Allia, (texte original 1901).

Royer, I. et Zarlowski, P. (2003), Le design de la recherche, in Thiétart R. A. et coll., *Méthodes de recherche en management*, Paris : Dunod, chap. 8, pp. 139-168, (2^{ème} édition).

Sartre, J.-P. (2012), *Situations II*, Paris, Gallimard, (version originale en 1949 ; nouvelle édition revue par Arlette Elkaim-Sartre).

Schiller, F-C S. (1909), *Études sur l'humanisme*, Paris, Félix Alcan, (texte original 1903).

Schopenhauer, A. (2014), *le monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, coll. Quadrige, (texte original 1819).

Silverman, D. (1970), *La théorie des organisations*, Paris, Dunod, coll. Organisation et sciences humaines.

Simon H. A. (1969), *The sciences of the artificial*, Boston, MIT press, Vol. 136.

Smircich, L. (1983), Concepts of culture and organizational analysis, *Administrative science quarterly*, 339–358.

Spencer, H. (2016), *Introduction à la science sociale*, Paris, Hachette, (texte original 1884).

Stuart Mill, J. (1995), *Système de logique*, Paris, Pierre Mardaga Éditeur, (texte original 1843).

Tarski, A. (1944), The Semantic Conception of Truth, *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 4, pp. 341-375.

Thiétart, R.A. et coll. (2003), *Méthodes de recherche en management*, Paris, Dunod.

Vieillard-Baron, J-L. (2013), *Le Secret de Bergson*, Paris, Le Félin.



Wacheux, F. (1996), *Méthodes qualitatives et recherche en gestion*, Paris, Economica.

Yin, R. K. (2008), *Case Study Research: Design and Methods*, Thousand Oaks, Sage, (4th ed.).